

XIV^e Congrès International de l'Ecole Moderne

SÉANCE INAUGURALE
Lundi 31 mars 1958, à 15 heures,
au Grand Amphithéâtre de la Sorbonne

Le XIV^e Congrès International de l'Ecole Moderne s'est ouvert à Paris le lundi 31 mars 1958.

Il avait été précédé des réunions préliminaires habituelles : réunion du Conseil d'administration de la C.E.L., assemblée générale de l'Institut Coopératif de l'Ecole Moderne (réunion des délégués départementaux), organisation à l'Institut Pédagogique National d'une très belle exposition internationale de peintures d'enfants du degré maternel et enfantin avec maison de l'enfant — et au lycée Montaigne d'une grande exposition de peintures libres de tous âges, avec expositions supplémentaires belge, hollandaise, allemande, suisse, etc. — réception des délégations étrangères.

La séance inaugurale s'est ouverte dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, le lundi 31 mars, à 15 heures, sous la présidence de M. Rousseau, Inspecteur d'Académie de la Seine.

Un millier d'éducateurs étaient présents.

Étaient également présents sur la tribune :

M. AIGUEPERSE, représentant le S.N.I. ;

M. FAURE, vice-président de la Ligue de l'Enseignement ;

M. LABESSE, secrétaire de l'O.C.C.E. ;

M. DUCARME, de la F.O.L. de la Seine ;

M. LEGRAND, délégué par l'U.N.E.S.C.O. ;

M^{me} CHENON-THIVET, déléguée du Groupe Français d'Education Nouvelle ;

M^{me} Blanche HARVAUX, représentant les C.E.M.E.A. ;

M^{me} Lucienne BALESSE-MAWET, représentant la F.I.M.E.M. et le Groupe belge ;

Et la « vieille garde » du mouvement : C. Freinet, Alziary, Faure, Marguerite Bouscarrut, Daniel, etc. Elise Freinet, empêchée, ayant confié la mission de la représenter à Madeleine Porquet.

C'est Monsieur l'Inspecteur d'Académie de la Seine qui a déclaré ouvert le Congrès :

En vous accueillant dans cette illustre maison et plus précisément dans ce grand amphithéâtre de la Sorbonne où se déroulent chaque année de si solennelles et de si grandioses manifestations sur le plan national et international, et où en particulier se fait cette fastueuse fête de rentrée des Facultés à laquelle j'ai assisté maintes et maintes fois, où se fait également la distribution des prix du Concours Général, en vous accueillant dans cette maison dis-je, j'ai d'abord à vous présenter les excuses et les regrets de Monsieur Beslais, directeur de l'Enseignement du premier degré, de Monsieur Cros, directeur de l'Institut Pédagogique National et de surcroît directeur du cabinet du ministre de l'Education Nationale.

Après vous avoir présenté leurs excuses et leurs regrets, je vous dirai que Messieurs Cros et Beslais m'ont prié de vous dire en quelle estime ils tenaient votre mouvement, quel intérêt ils portaient à votre action, les vœux qu'ils formaient pour le succès de votre Congrès.

Quant à moi, j'éprouve beaucoup de fierté et de plaisir à présider cette manifestation, parce que je me catapulte dans le passé. Et j'ai plaisir à me retourner vers ce passé lointain, à une époque où des échos nous arrivaient sur une révolution dans le monde pédagogique, révolution dont vous étiez l'auteur, mon cher Freinet, révolution qui apportait quelque chose de nouveau.

Cela se passait il y a quelque six à sept lustres et cette révolution faisait que désormais les méthodes traditionnelles étaient abandonnées dans un petit secteur de France. Cette révolution apportait ceci de nouveau que l'enfant n'était plus contraint dans son travail : c'était l'introduction du texte libre, du journal scolaire, de l'imprimerie à l'école, de tout ce que vous savez et qui a permis à l'enfant de se manifester spontanément dans toute sa fraîcheur.

Mais je veux exprimer aussi ce qu'il y a de sympathique dans votre Mouvement : deux choses qui m'ont toujours frappé :

C'est d'abord l'amitié et l'esprit d'équipe, ces liens d'amitié et de fraternité qui vous unissent les uns et les autres. Ce qui m'a toujours frappé aussi, c'est ce besoin de chercher à améliorer, cette espèce d'insatisfaction que les maîtres « Ecole Moderne » manifestent quand ils se réunissent. Après s'être livrés à des expériences nouvelles, ils confrontent les résultats obtenus et essaient d'apporter quelque chose de nouveau, quelque chose qui rajeunisse véritablement l'enseignement.

Je voudrais que ce fût sous le double signe à la fois d'amitié et de recherche, que vous placiez vos travaux de cette semaine, vos travaux pour lesquels vous montrez ce goût, cette passion de la recherche, ce sentiment d'amitié que vous manifestez toujours, parce que vous voulez toujours atteindre à quelque chose de mieux et mériter ainsi que l'on vous applique aujourd'hui et demain comme hier, cette très belle et très vieille devise « Toujours à plus ».

Notre camarade Fonvieille, responsable de l'organisation du Congrès, prend la parole :

Je remercie Monsieur l'Inspecteur d'Académie de la Seine d'avoir bien voulu présider notre séance inaugurale.

Je suis fier et heureux d'accueillir ici ce Congrès ; c'est la première fois

que nous montons à Paris. Nos Congrès précédents se déroulaient en province et beaucoup de nos camarades sont peut-être effrayés par la capitale.

Je dois d'abord excuser Monsieur Eppe, directeur général de l'Enseignement de la Seine, qui aurait été heureux d'assister à notre Congrès, ainsi que Monsieur Pichon, directeur-adjoint.

Pour ce Congrès, nous avons eu besoin de beaucoup d'aide et il serait injuste de ne pas remercier ceux qui nous ont apporté leur concours.

D'abord l'Administration de la Sorbonne qui nous reçoit si largement ici et qui a mis à notre disposition ce grand amphithéâtre. Et nous nous retrouverons dans cette maison tous les soirs, pour les séances plénières.

Je remercie également les différents services du Ministère, notamment le Comité d'Accueil qui nous a permis de vous recevoir ici et de vous héberger, ainsi que l'Office du Tourisme Universitaire qui a également pourvu à cette tâche.

Je ne veux pas oublier les services de l'Institut Pédagogique National, car c'est là que nous avons rencontré le plus d'appui, le plus d'amitié. C'est la maison où nous nous sentons vraiment chez nous, où on peut frapper à toutes les portes en étant certains d'être bien accueillis et bien servis. Ce sont eux qui ont apporté le plus grand concours à notre Congrès.

Je demande à Monsieur l'Inspecteur d'Académie de faire part à Monsieur Cros de nos remerciements.

Nous serons pendant une semaine à travailler ensemble. Nous avons autour de nous et nous les avons conviés à la tribune, tous les vieux camarades retraités. Ils ne veulent pas se séparer de nous et nous retrouvons là, avec émotion, des camarades que nous voyons depuis toujours, fidèles à nos Congrès.

Nous avons aussi des Normaliens et Normaliennes qui préparent la relève et qui viendront ici avec peut-être moins de profit que dans un stage, mais qui en tireront des renseignements précieux pour s'informer de nos techniques.

Enfin, nous sommes très heureux d'accueillir un grand nombre de délégations étrangères qui participeront à nos travaux. Je ne voudrais pas en oublier, je ne voudrais pas non plus faire des erreurs dans les préséances. Je vais citer au hasard : une vingtaine de représentants de la Belgique, une dizaine de Hollandais, des Suisses, deux Allemands, des Polonais, une délégation soviétique, des Yougoslaves, une camarade suédoise, des camarades italiens (malheureusement, notre coopérative italienne qui est très active, ne peut pas être représentée ici par ses animateurs), un Luxembourgeois, une camarade canadienne, un Inspecteur Primaire de Turquie. J'oubliais nos camarades tunisiens qui sont des fidèles de nos manifestations et de toutes nos rencontres.

Nous avons voulu, cette année, faire un effort plus particulier pour présenter nos techniques. Nous avons fait une grande exposition technologique ; nous avons demandé à chaque commission d'essayer de faire le point de son travail et de le présenter d'une façon didactique. Ceci, afin que tout le monde puisse en tirer profit ; pour que ceux qui travaillent au sein de notre mouvement et qui ne sont pas spécialistes de telle ou telle discipline, puissent voir, pour que les jeunes qui se sentent un peu perdus, puissent tirer un enseignement précieux de ces journées.

Les commissions se réuniront chaque jour et vous pourrez participer à leurs travaux.

Et j'en termine en conviant les camarades étrangers à prendre contact avec nous aussitôt après cette séance inaugurale.

Preennent ensuite la parole pour apporter le salut de leurs organisations :

— *Ducarme, de la F.O.L. de la Seine ;*

— *Blanche Harvaux, des C.E.M.E.A., représentant H. Laborde qui participera ultérieurement à nos travaux ;*

— *Aigueperse, représentant notre ami Forestier et le Conseil National du S.N.I. :*

Mes camarades du S.N. sont en ce moment même réunis en Conseil National et mon ami Forestier m'a demandé de venir vous apporter le salut de notre organisation et je me fais un devoir bien entendu, d'y ajouter le salut de S.U.D.E.L.

C'est la première fois que l'occasion m'est donnée de vous apporter ce salut et de vous dire quelques mots.

Je voudrais profiter de cette occasion pour affirmer d'une manière très nette, pour affirmer qu'entre S.U.D.E.L. et l'Ecole Moderne, il ne saurait jamais y avoir de concurrence, qu'il y a toujours solidarité totale, en raison de l'identité de nos buts et de la similitude de l'objectif que nous nous sommes fixé.

Le S.N. suit avec une sympathie effective l'activité de votre mouvement. Nous apprécions au S.N. les initiatives hardies que vous prenez dans le domaine de la pédagogie ; nous apprécions également à sa valeur le dévouement sans limite dont font preuve les membres de votre groupe. Ce qui vous a permis de passer plusieurs caps difficiles et qui vous permettra encore de rester optimistes sur son avenir.

M. Fauré, vice-président de la Ligue de l'Enseignement :

C'est avec joie que la Ligue de l'Enseignement a accepté votre invitation pour participer au XIV^e Congrès de l'Ecole Moderne, et je vous dirai, que pour ma part, je suis très sensible à l'honneur qu'elle m'a fait en me demandant de la représenter auprès de vous, pour vous dire avec quelle attention les milliers d'éducateurs laïcs qui travaillent au sein de la Ligue Française de l'Enseignement suivent vos efforts pour rénover notre pédagogie traditionnelle.

Et au fond, comment pourrait-il en être autrement. Lorsqu'il y a cent ans, ou près de cent ans, Jean Macé a créé la Ligue de l'Enseignement, lorsqu'il a lancé cette campagne pour le « Sou des Ecoles Primaires », il voulait surtout que l'on apprenne d'abord à lire à tous les petits enfants de France. Mais la lecture ne représentait pas pour lui seulement une technique qu'il faut acquérir parce qu'elle augmente nos possibilités — je dirai notre potentiel pour employer un mot scientifique à la mode — mais la lecture représentait pour lui une conquête, une étape dans la lutte millénaire que l'homme mène pour sa libération, sa libération contre les forces matérielles d'une nature trop souvent hostile, contre les forces spirituelles qui ont trop souvent tendance à se scléroser, mais aussi contre les forces économiques et sociales qui ont trop souvent tendance à se mettre au service d'un passé révolu.

Dans notre pédagogie traditionnelle, dans notre enseignement traditionnel dont je ne veux pas minimiser les mérites dans une salle comme celle-ci,

vous avez cependant apporté quelque chose de nouveau. Je ne dirai pas pour reprendre l'expression de Bergson que vous avez apporté un « supplément d'âme », car l'expression est équivoque, mais je dirai que vous lui apportez encore un élément d'humanité supplémentaire. Pour cette œuvre magnifique, la Ligue de l'Enseignement est toujours à vos côtés.

Prennent ensuite la parole :

- *M. Labesse, au nom de l'Office Central de la Coopération à l'Ecole ;*
- *Mme Chenon-Thivet, au nom du Groupe Français d'Education Nouvelle ;*
- *Lucienne Mawet, au nom de la Fédération Internationale des Mouvements de l'Ecole Moderne et de notre Groupe belge :*

Monsieur le Président, chers collègues,

Au nom de la Fédération Internationale des Mouvements de l'Ecole Moderne, je vous salue et je vous souhaite bon travail pour que nous puissions renforcer encore les liens pour cette F.I.M.E.M. qui a été créée l'an dernier avec Monsieur Legrand.

Evidemment cette consécration officielle n'était en somme que l'expression d'une organisation qui existe depuis longtemps, puisque depuis toujours les camarades qui pratiquent l'Ecole Moderne ont l'habitude de travailler de loin.

Mais cet organisme officiel renforce notre action aux yeux de tous et nous pouvons, en nous réclamant de la F.I.M.E.M., avoir plus de force.

Je veux aussi vous dire que notre Mouvement Belge est maintenant bien en place. Nous avons réalisé un bon travail. « L'Education Populaire » est maintenant bien installée dans ses locaux à Bruxelles.

Je vais maintenant vous dire quelques mots sur l'Exposition Universelle de Bruxelles : Notre Education Populaire affiliée à la F.I.M.E.M. a évidemment voulu sa place parmi les grandes démonstrations internationales. Nos locaux ne sont pas suffisamment spacieux pour vous y accueillir fraternellement mais ils seront pour vous tous un lieu de ralliement, un point lumineux d'amitié qui vous attend et qui vous permettra de sortir de la foule. Vous y retrouverez l'esprit Freinet, les techniques qui nous sont chères et des contacts qui aideront à réaliser nos grands espoirs.

D'autre part, vous pouvez vous adresser à nous pour tous renseignements au sujet de votre arrivée à Bruxelles. Adressez de préférence vos demandes à notre ami H. de Bundel, 35, rue Cervantès, Forest, Bruxelles.

C'est au tour ensuite de M. Legrand, représentant l'U.N.E.S.C.O., de saluer le Congrès :

Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs,

Je suis venu vous apporter le salut du Directeur général de l'U.N.E.S.C.O.

et tous les vœux que cet organisme international fait pour le succès de votre Congrès, réuni cette année à Paris.

Paris, disait-on l'an dernier au Congrès de Nantes, ce n'est pas la France. Je compléteraï volontiers ce paradoxe, qui se voulait sarcastique, en disant que Paris c'est plus que la France, c'est une vitrine ouverte au monde. Et, si la présence parmi vous de tant de délégués venus de pays étrangers est déjà une sûre garantie de la diffusion de votre Mouvement, je demeure persuadé que ce Mouvement doit se faire connaître plus activement, plus largement dans l'ensemble du monde.

La valeur du Mouvement Freinet, chacun d'entre vous la connaît et les personnalités qui m'ont précédé à cette tribune en ont fait l'inventaire tout à l'heure. Toutefois, j'aimerais résumer en une brève formule ce qui, selon moi, lui confère une valeur universelle : c'est qu'on traite les enfants en hommes pour en faire des hommes. Et je pense que, lorsqu'il s'agira de l'éducation des adultes, on aura le courage de traiter les adultes en citoyens pour en faire des citoyens.

La valeur profonde de votre Mouvement, c'est qu'il n'a pas cherché à proposer une « méthode » (il faut se garder d'être méthodique en tout). Freinet aime à le rappeler : il y a des *Techniques* Freinet, il y a des *Techniques* Ecole Moderne. Vous expérimentez chaque jour, et c'est par le levain d'idées soigneusement confrontées avec la réalité de la classe que vous arrivez vraiment à faire œuvre nouvelle, œuvre sans cesse renouvelée.

Il y a 33 ans que le Mouvement Freinet a pris le départ, quelque part en Provence ; le voici arrivé jusqu'à Paris, la grande ville. Bien qu'agé de 33 ans, le Mouvement de l'Ecole Moderne va recevoir dans la capitale une consécration officielle qui, je l'espère, ne sera pas une crucifixion pour notre ami Freinet.

Je fais appel à vous tous, Français et camarades de l'étranger, anciens dont on a signalé tout à l'heure la présence sur cette estrade et jeunes qui assurez la relève avec autant de compétence que de foi ; je fais appel à vous pour que le Congrès de Paris marque le début de la diffusion dans le monde de cette nouvelle doctrine, prêchée en autant de langues que possible, qui a nom Techniques Freinet.

Je suivrai vos séances avec d'autant plus d'espoir que je suis intimement persuadé que l'éducation moderne a besoin de techniques modernes et, qu'à cet égard, les techniques Freinet n'ont jamais dit leur dernier mot. Je vous souhaite donc plein succès dans vos travaux et vous invite à passer au 19, avenue Kléber, où mes collègues du Département de l'Education se feront un plaisir de vous accueillir et de discuter avec vous des problèmes qui sont les vôtres et qui sont les nôtres.

Madeleine PORQUET présente l'Exposition de l'Ecole Moderne, d'Art Enfantin.

Monsieur le Président, chers camarades,

C'est par procuration que je viens vous présenter l'une des activités les plus spectaculaires, mais aussi les plus controversées de l'Ecole Moderne, « L'Art Enfantin ».

J'usurpe ici, bien malgré moi la place de Elise Freinet, pionnière de cette forme de l'expression enfantine qui nous a, avec un enthousiasme irrésistible

et une indomptable ténacité ,entraînés vers un constant dépassement de la réalité quotidienne.

Vous me permettrez donc d'adresser tout d'abord nos pensées les plus affectueuses et les plus reconnaissantes à notre chère Elise Freinet qui, malade et retenue à Vence n'a pu venir elle-même à Paris pour parler de ce qui a été l'œuvre de toute sa vie.

Vous verrez donc demain deux expositions d'Art Infantin : l'une au Musée Pédagogique, l'autre au Lycée Montaigne.

En passant devant ces dessins, ces tapisseries, ces céramiques sorties des petites mains enfantines, mille questions vous traverseront l'esprit, mille réserves vous monteront aux lèvres.

Je n'essaierai pas de les prévenir, ni de les devancer, ni même de les réfuter. Ce que je voudrais simplement vous dire, c'est qu'il n'y a pas de cassure entre cette expression graphique dont vous admirez ici l'heureux épanouissement et les autres formes d'expression libre révélées par les Techniques Freinet.

Vous serez frappés de l'air de famille de tous ces dessins. Vous l'attribuerez peut-être à ce qui vous semblera un parti-pris de couleurs franches, à une prépondérance volontairement donnée à la fantaisie et au rêve.

Et les esprits positifs s'écrieront : à quoi bon délivrer le démon du rêve dans ce monde terrible qui est le nôtre. Formons des esprits scientifiques, donnons à notre pays ces cadres dont il manque et laissons aux poètes le soin de faire chanter la vie.

Nous ne cultivons pas à l'Ecole Moderne le goût du paradoxe. Nous croyons simplement que la vie est une sous ses multiples aspects ; qu'on ne peut, sans briser l'élan, la mutiler, l'amputer de ses formes d'expression les plus authentiques.

Nous croyons que l'enfant qui transcrit sur le papier au moyen du dessin ses impressions, ses sentiments, ses pensées les plus secrètes, comme ses observations les plus quotidiennes s'approprie de cette façon, comme par le texte libre, le monde dans lequel il vit.

Par là-même, notre éducation artistique est résolument réaliste.

Nous pensons aussi qu'une éducation qui puise toutes ses sources dans la vie même se doit de magnifier cette vie, de faire en sorte que l'enfant l'éprouve le plus profondément possible, dans son cœur et dans son esprit et la traduise dans un continuel dépassement de lui-même. Un dépassement qui ne peut naître que dans la joie.

Et voici qui va peut-être expliquer cet air de famille des dessins et des travaux de nos enfants.

Tous sont nés dans la joie qui jaillit spontanément dans nos classes, grâce à la confiance, à l'amitié qui y règnent. Grâce aux continuels échanges de l'instituteur et des enfants, grâce à la volonté des maîtres d'école moderne de libérer, de donner confiance, de faire sortir de chacun le meilleur de lui-même.

Chacun de ces dessins est un témoignage. Derrière chacun d'eux vous pourrez, si vous voulez les contempler, j'oserais dire les méditer, apercevoir le visage d'un petit enfant tendu dans son effort créateur, mais triomphant. Et vous imaginerez derrière chaque travail collectif, l'équipe des petites mains malhabiles, mais tellement joyeuses et ferventes.

Et vous penserez alors que ce rêve éveillé est une réalité exigeante qui mènera nos enfants vers les plus hautes conquêtes.

La parole est maintenant donnée à Freinet.

C'est la première fois, depuis que notre mouvement organise de grands Congrès que nous tenons nos assises à Paris.

Vous nous excuserez si nous y faisons parfois figure de provinciaux qui rechignent à suivre les passages cloutés ou à attendre patiemment aux feux rouges, et si, peu initiés au protocole, nous nous trouvons, en définitive, assez mal à l'aise sur cette imposante tribune.

Nous n'en remercions que plus chaleureusement les organisateurs, les services et les personnalités qui nous ont préparé un accueil auquel nous sommes tout particulièrement sensibles.

Grâce à vous tous, qui avez rendu possible ce Congrès, la Rencontre de Paris marquera une date peut-être décisive dans l'histoire de notre Mouvement.

Il n'est pas inutile, je crois, que nous vous disions d'abord qui nous sommes et ce qui nous vaut d'être réunis ici pour notre XIV^e Congrès.

Nous sommes les représentants de quelques dizaines de milliers d'éducateurs qui, sans négliger leurs devoirs syndicaux ou politiques, ne se résignent pas à enseigner passivement le B A Ba selon les méthodes qu'on dit éprouvées parce qu'elles datent de près d'un siècle, mais qui sont aujourd'hui irrémédiablement dépassées par l'évolution accélérée du milieu technique et social où nous sommes intégrés.

Nous sommes comme une sorte d'avant-garde pédagogique qui éprouve l'urgente nécessité d'améliorer ses conditions de travail et de reconsidérer une pédagogie qui déborde désormais les murs froids de la classe pour former, par delà l'écolier, l'homme qui, demain, réalisera nos rêves républicains de liberté, d'égalité et de fraternité.

Nous sommes un groupe d'éducateurs qui avons pris conscience des difficultés de notre métier et de la nécessité d'y parer.

Besogne délicate.

On nous avait tellement dit que l'éducation est un art dont nous nous transmettions comme en fraude *les procédés et les tours de main* que nous avions reçus de nos aînés ou que nous croyions ingénument avoir découverts !

On nous avait bien enseigné, à l'Ecole Normale, nous avons bien lu, dans les livres, quelques formules magistrales de Rabelais, de Montaigne ou de Rousseau et, plus près de nous, de Dewey, Decroly et Montessori. Mais, quand nous essayions d'appliquer ces formules dans nos classes, nous mesurions le hiatus qui nous rivait à la scolastique.

Il y avait bien, d'une part, en haut, *dans l'Olympe, pour parler comme Makarenko*, les théoriciens émérites dont on nous vantait les constructions théoriques, et en bas, *à notre niveau*, les ouvriers désorientés qui ne parviennent pas à raccorder leur métier avec la pensée profonde des maîtres.

Et nous en venions naturellement à nous persuader, ou que c'était nous qui ne pouvions pas nous hausser jusqu'à la pensée des théoriciens, ou bien que leurs paroles à eux, belles dans les livres, devenaient inconsistantes et fausses dans la pratique de nos classes.

Si nous disons que c'est *en forgeant qu'on devient forgeron*, que ce n'est point par les règles de grammaire qu'on apprend à écrire, mais en écrivant ; que ce n'est pas par l'étude de la perspective qu'on apprend à dessiner, mais en dessinant ; quand nous mettons en honneur nos méthodes naturelles nées du bon sens et de la pratique, la levée de bouclier reste à peu près générale du haut en bas de notre corporation, car nous commettons un crime de lèse majesté contre la pédagogie traditionnelle.

Mais ceux là même qui s'opposent à nos réalisations téméraires approuvent naturellement Coménius lorsqu'il écrivait il y a trois cents ans :

« *Les artisans ne retiennent pas leurs apprentis sur des théories ; ils les mettent bientôt à l'ouvrage pour qu'ils apprennent à forger en forgeant, à sculpter en sculptant, à peindre en peignant, à sauter en sautant. Que, dans les écoles, on apprenne donc à écrire en écrivant, à parler en parlant, à chanter en chantant, à raisonner en raisonnant. De telle sorte que les écoles ne soient que des ateliers où l'on besogne avec ardeur.* »

Des confrontations semblables entre la théorie qui nourrit les discussions académiques et la réalité de nos classes, nous en citerions des monceaux, de Rabelais jusqu'à nos plus récentes instructions ministérielles. Leur importance ne ferait que rendre plus tangible le mur presque infranchissable que la scolastique a dressé entre la théorie et la pratique, entre l'explication intellectuelle qui se croit logique et souveraine et la réalité de nos classes où la vie s'essaie à faire germer les idées généreuses des grands éducateurs.

« *Toutes les machines à enseigner actuelles ne font que du travail de surface*, écrivait en 1942 le professeur suisse Edmond Gilliard. Tous les outils de culture ne sont que des grattoirs d'épiderme. Il faudrait vraiment, pour faire sauter la couche repolie des paroles plaquées, l'entassement plâtreux des surmoulages, le pavement des habitudes et le goudronnage de l'ennui, un autre acharnement de fouissement, une autre force de perforation verbale, un autre pouvoir de soulèvement radical, une autre charge d'explosif étymologique. *Il faudrait inventer je ne sais quelle machine à miner capable de produire des vocables souterrains, éruptifs et bouleversants.* »

C'est parce que nous avons découvert, inventé, mis au point, diffusé *quelques-unes de ces machines à miner* ; c'est parce que nous produisons des *vocables souterrains éruptifs et bouleversants* que nous sommes à pied d'œuvre pour reconsidérer, par la base, notre système éducatif et que nous rejoignons, par l'expérience et la pratique, les rêves lumineux de nos grands devanciers.

« Les paroles qui restent des paroles, disait Barbusse, sont presque des mensonges. »

Nous donnons corps aux vérités des sages.

Nous n'avons cependant pas la prétention de nous poser en psychologues, en pédagogues, en écrivains, en artistes ou en orateurs.

Nous sommes les ouvriers anonymes de la base, ceux qui sont tous les jours aux prises avec des problèmes dont on nous laisse la charge parce qu'ils sont sans spectaculaire majesté et qui n'en sont pas moins les problèmes essentiels pour lesquels il nous faut, bon gré, mal gré, trouver une solution.

Nous avons pensé qu'on n'est jamais si bien servi que par soi-même et, ma foi, notre quête n'a pas été si mauvaise.

Depuis trente ans, nous avons progressivement introduit dans la pratique

de nos classes un certain nombre d'idées et de principes qui ont déjà modifié d'une façon sensible l'aspect et l'esprit de notre enseignement :

- Imprimerie à l'école et expression libre ;
- Textes libres et chasse aux mots ;
- Exploitation pédagogique d'un texte ;
- Journaux scolaires et échanges interscolaires ;
- Méthodes naturelles pour les diverses disciplines ;
- Plans de travail, conférences, brevets ;
- Coopératives scolaires ;
- Peintures d'enfants ;
- Disques et magnétophones, etc.

Une nouvelle forme d'Ecole est née. Elle entrera peu à peu dans les mœurs au fur et à mesure que seront réalisées les conditions matérielles et administratives indispensables, à mesure que s'éduqueront ou se rééduqueront pour cette Ecole Moderne, les maîtres, qui restent les moteurs essentiels du progrès pédagogique contemporain.

Cette transformation d'une école assise, autoritaire et formelle en atelier de vivant travail coopératif, s'opère lentement sous nos yeux, avec tous ses intermédiaires, mais aussi avec ses milliers de collaborateurs, ses milliers d'acteurs allais-je dire.

Pour la première fois sans doute dans l'histoire de la pédagogie, une méthode d'éducation n'est plus l'œuvre d'un seul chercheur, si génial soit-il, qui en réglerait souverainement les processus et l'évolution.

Les bons ouvriers de cette méthode, ils sont là, devant nous, et, simplement, je parle en leur nom.

Par delà cette salle, ils sont des centaines et des milliers qui, en ce jour, à cette heure, pensent à ce qui se dit et se fait au Congrès de Paris parce que l'œuvre qu'on y présente et qu'on y discute, c'est leur œuvre.

Et une œuvre qui n'est pas seulement une technique de travail, mais aussi et surtout une

TECHNIQUE DE VIE

Et c'est parce qu'elle est **TECHNIQUE DE VIE** que cette œuvre fait corps avec ceux qui en sont les artisans, et que nous pouvons attendre de nos camarades plus qu'une adhésion formelle, une **EXALTANTE PARTICIPATION**.

Les conditions mêmes de cette participation sont un nouveau témoignage d'une vérité vieille comme le monde mais que l'Ecole ne savait point considérer.

Plus la mère s'est dévouée pour son enfant, plus elle a veillé et souffert pour lui, plus elle lui est attachée.

Et c'est dans la mesure où nos adhérents ont travaillé généreusement pour le succès de l'œuvre commune, c'est dans la mesure où ils ont sacrifié pour elle temps et argent, et qu'ils ont frémi profondément parfois à la crainte de la perdre, que cette œuvre est devenue elle aussi sang de leur sang, comme si elle était leur enfant.

Il y a quelques mois, un des organisateurs du Congrès, quelque peu effrayé à l'idée de nos permanentes difficultés financières, me conseillait :

Et surtout, ne parlons pas de notre misère à ce Congrès, du moins pas

dans nos séances plénières. Elles risquent de décourager les participants et d'influencer défavorablement ceux qui nous écoutent.

— Il faut, au contraire, ai-je répondu, que ceux qui auront l'occasion d'admirer nos expositions artistique et technologique, ceux qui apprécieront le travail de nos commissions, tous ceux qui seront pénétrés par l'atmosphère fraternelle de ce Congrès, sachent que tout cela est notre œuvre ; que, pour la mettre debout, nous avons, les uns et les autres, grignoté pendant trente ans nos maigres salaires ; que nous avons donné gratuitement ce temps et cet argent qu'on a l'habitude, aujourd'hui, de monnayer si minutieusement.

Et si, demain, nous étions suffisamment riches pour vivre et créer sans tendre éternellement la main, eh bien ! il nous faudrait trouver encore à mettre en avant une œuvre généreuse qui nécessiterait ce permanent appel au sacrifice, sans lequel nous ne transmettrions, aux jeunes qui s'apprentent à prendre la relève, qu'un héritage pour eux impersonnel, qu'ils risqueraient de dilapider comme ils l'auraient acquis.

Nous sommes, en cela, de l'avis de l'Abbé Pierre qui préconise, pour tous les hommes susceptibles d'occuper une place éminente dans l'Etat, un stage d'une année de misère et de travail.

Rien ne prédispose mieux, en tout cas, à notre sacerdoce, que cette contagieuse épreuve de dévouement et de sacrifices qui est à la base de notre grande fraternité.

Mais l'Etat, nous dit-on parfois, devrait aider des entreprises semblables dont il bénéficie !

Les pouvoirs publics — et nous en faisons la constatation sans acrimonie — ne subventionnent pas, d'ordinaire, des œuvres comme la nôtre, qui dérangent trop de gens en place et posent en permanence de si graves problèmes de responsabilité.

Nous trouvons, ma foi, que ce n'est pas si mal déjà qu'on nous ait tolérés..., qu'on ait bien souvent fermé les yeux sur la clandestinité dont a parlé récemment un communiqué officiel à propos de notre Ecole Freinet... et qu'on ait laissé ainsi une pédagogie neuve pénétrer en coin dans la vieille maison, jusqu'à la faire craquer et éclater.

C'est sans doute une heureuse caractéristique de la nature des Français de respecter les lois et règlements plus dans leur esprit que dans leur forme, et nous pensons que c'est à la gloire de la France qu'il se trouve encore dans ce pays, aux divers degrés de la législation et de l'administration, suffisamment d'hommes intelligents, compréhensifs et généreux pour assouplir les rigueurs bureaucratiques.

Nous avons subi bien souvent ces rigueurs, mais nous devons dire aussi avec reconnaissance que, à chaque période difficile, nous avons rencontré pour nous soutenir, l'aide sympathique, discrète ou publique de personnalités influentes, qui nous ont encouragés à garder confiance en nous pour continuer une œuvre aux destinées dramatiques et dont la survie semblait une gageure dans le complexe social, politique et culturel de notre pays.

Nous continuerons notre action, forts de la plus fertile des richesses ; le travail désintéressé de plusieurs milliers d'éducateurs qui ont trouvé dans nos techniques une raison de vivre, la confiance de tous ceux qui expérimentent et qui cherchent, une camaraderie et une fraternité dans le travail dont vous sentirez ici la ferveur, une garde vigilante et éprouvée pour la sauvegarde de notre bien commun.

Cette action, nous la poursuivons, non seulement en France mais dans divers pays du monde.

Non pas que nous ayons à mener pour cela la moindre propagande:

Nous ne faisons jamais de propagande. Mais il suffit que des éducateurs français ou étrangers aient entre les mains un de ces milliers de journaux scolaires qui s'éditent à ce jour en vingt langues diverses; il suffit qu'ils feuilletent nos *Albums d'Enfants*, nos *Enfantines* et nos *Gerbes* tout fleuris des plus belles productions de nos classes, ou mieux qu'ils puissent participer, ne serait-ce qu'une journée, à la vie d'une école travaillant selon nos techniques, pour que le branle soit donné, que naissent les initiatives nouvelles, que s'établissent des relations qui vont, comme des ondes favorables, réveiller les bonnes volontés inquiètes et préparer les moissons à venir.

Je suis heureux de saluer ici les Délégués de nos Groupes départementaux, parmi lesquels la vieille garde des camarades dont le nom, le dévouement et l'amitié sont liés depuis trente ans aux soucis et aux succès de notre Ecole Moderne. J'adresse aussi notre pensée affectueuse à nos adhérents des pays éloignés qui ne peuvent participer à nos assises, à nos camarades d'Afrique Noire, de Madagascar, de la Réunion, de la Polynésie, à ceux de Grèce et de Chine, à nos camarades du Canada et d'Amérique latine, sans oublier nos camarades d'Afrique du Nord qui attendent la fin d'une lutte fratricide pour reprendre et continuer leur œuvre de justice et de libération.

Et je sais, enfin, être l'interprète de tous nos adhérents, en disant à notre camarade Chabaane, Inspecteur de l'Enseignement tunisien, responsable de la Coopérative tunisienne de l'Ecole Moderne, délégué par son ministère, que sa présence ici est comme le symbole de notre grande fraternité internationale au service de la paix.

Au cours de ce Congrès, notre Fédération Internationale discutera des problèmes de travail et de liaison internationale. Et, à la séance de clôture, vendredi soir, nos amis étrangers défileront à notre tribune, pour nous dire leurs luttes, leurs soucis et leurs espoirs dans le cadre de notre effort commun. Nous aurons notamment le plaisir et l'émotion d'entendre une bande magnétique de l'Ecole Freinet de Saint Andres Tuxtla, au Mexique, que dirige magistralement notre cher Redondo, ancien combattant de Catalogne.

C'est avec toutes ces bonnes volontés, unies par-dessus les frontières, que nous travaillerons à bâtir la cité de fraternité et de paix sans laquelle l'épanouissement de l'enfant ne serait qu'un mot, ou qu'un leurre.

« Ce n'est pas avec des hommes à genoux, dit un penseur, qu'on met une démocratie debout. »

Ce n'est pas avec du verbiage qu'on prépare les bons ouvriers des chantiers de demain.

Ce n'est pas avec la discipline des bras croisés et des mains sur la tête qu'on forme les citoyens actifs et audacieux.

Ce n'est pas avec des alignements militaires et une obéissance formelle qu'on virilise les générations fécondes dont nous avons la responsabilité.

Il y faut une pédagogie neuve, à la mesure de notre époque vertigineuse, avec ses ateliers, ses outils et ses techniques, avec ses machines à écrire, à reproduire et à imprimer, avec des documents et des fiches, un journal et des échanges, des plans de travail et des conférences, avec des créations enthousiasmantes, avec de la musique et de la beauté, de la tendresse et du soleil.

Il y faut des éducateurs, enfin dégagés de la scolastique qui les use et les déprime, et qui retrouvent, au contact de la vie, la majesté et la dignité de leur précieux sacerdoce.

Cette pédagogie existe ; elle est une réalité bienfaisante dans des milliers d'écoles ; elle a ses règles, ses normes et, déjà, ses traditions. Elle a fait officiellement ses preuves.

Elle sera la pédagogie active et créatrice de l'Ecole du peuple de demain.

Mais elle a contre elle — et cette opposition n'est pas pour nous étonner — la conjuration tacite ou organisée de toutes les forces de la réaction, la crainte inavouée que nos enfants, lorsqu'ils seront des hommes, ne soient plus serviles à souhait, qu'ils osent lever la tête, revendiquer leurs droits, regarder de leurs yeux clairs le monde à conquérir, dire non à la misère, à l'exploitation et à la guerre.

Cette opposition se traduit, à l'heure actuelle, par deux dangers mortels dont parents et éducateurs ne mesurent pas suffisamment le drame.

Le premier de ces dangers, c'est l'entassement croissant des élèves dans des classes trop exigües, dans des écoles surpeuplées, avec des locaux et des installations insuffisants.

On nous demande parfois :

— Votre méthode est-elle applicable dans ces classes surchargées ?

Nous répondons, hélas ! qu'aucune méthode ancienne ou nouvelle n'est valable pour de telles classes, et qu'aucun travail efficient ne peut s'y faire si les conditions essentielles de locaux, d'installations et de personnel ne sont pas remplies. Tout comme une usine qui fermerait ses portes plutôt que de saboter une production que refuserait obstinément la clientèle.

Il est aujourd'hui de compréhension courante, mais pas encore assez généralisée que, lorsque le nombre des élèves d'une classe dépasse 25, chiffre que nous réclamons depuis quatre ans, l'élève cesse d'être un enfant pour devenir un écolier anonyme et déshumanisé ; l'instituteur cesse d'être l'éducateur pour devenir, malgré lui, le surveillant en proie aux enfants, acculé bien souvent à une défense sans espoir.

Il est des écoles, des vieilles et des neuves, hélas ! d'où la vie semble à jamais bannie et au fronton desquelles on pourrait inscrire la malédiction de Dante : *Vous qui entrez, laissez ici toute espérance !*

Il nous reste, heureusement, tant de petites écoles en France, perdues dans la campagne, mais où l'on voit encore pousser des violettes et des roses, des écoles paisibles d'où l'on entend grincer les chars ou ronfler les autos, des écoles qu'une pédagogie napoléonienne avait isolées derrière les verres dépolis de leurs fenêtres, et que nous ouvrons à l'air du large, que nous intégrons à la vie d'un milieu dont la richesse reste inépuisable.

Il nous reste, dans les petites villes et les faubourgs, tant de petits groupes scolaires qui ont conservé un minimum de familiarité et de tranquillité, et dans lesquelles nos techniques peuvent reflourir comme le blé pousse sur les jachères retournées.

Par la permanence d'une sorte de secteur modernisé, l'espoir nous reste de voir s'épanouir l'Ecole française, le jour où l'entourera de sa compréhensive sollicitude le souci d'un peuple de se survivre et de progresser.

Dans de telles conjonctures, avec de telles conditions de travail, le problème du recrutement du personnel enseignant reste comme l'ombre accusatrice de la détresse de notre Ecole.

Et on ose nous demander, parfois :

— *Votre méthode est-elle applicable par des suppléants inexpérimentés qui ne font souvent d'ailleurs que passer dans nos classes ?*

Aucun industriel n'oserait confier à des novices sans préparation les machines vitales qui sont comme le cœur de son entreprise. Il lui faut des ouvriers expérimentés, à l'œil vif, au geste sûr, à la conscience sans défaillance.

L'enfant est, nul ne le conteste, notre capital le plus précieux. Et on l'abandonne au premier candidat venu qui s'est fait inscrire parce qu'il possède les diplômes attestant qu'il a subi lui-même cet enseignement dont nous disons les méfaits.

La formation des cadres indispensables de notre Ecole ne peut se faire qu'en fonction des techniques et des méthodes qui seront inévitablement celles de demain.

C'est en montrant aux candidats l'aspect réconfortant d'une pédagogie d'humanité et de vie que nous attirerons à nous les hommes généreux et sensibles, les éducateurs confiants et dévoués qui sauront se mettre sans réserve au service de l'enfance, au service du peuple, pour un avenir de fraternité et de paix.

« Il y a des aurores, dit un poète, qui rendent les yeux limpides. »

L'Ecole Moderne est une de ces aurores. Elle magnifie l'effort fervent des éducateurs et la confiance neuve des enfants qui tendent obstinément leurs bras avides vers les horizons illuminés.

C. FREINET.

ECOLE MODERNE ET PUBLICITE

La publicité faite pour l'Ecole Moderne à Pâques 58 ne doit pas s'arrêter avec le Congrès.

Il faut intéresser l'opinion publique à notre action.

Quand vous voyez un article dans un journal quelconque qui traite plus ou moins directement de nos problèmes

1°) Ecrivez à l'auteur de l'article ou au rédacteur en chef du journal. Pour approuver ou critiquer, il est important que le journal sache que la question intéresse.

2°) Envoyez l'article à F. Oury, 78, rue des Champs-Philippe, La Garenne, avec la référence.

Opérez de même pour les émissions de radio.

Merci.